



Le Christ était Dieu, il s'est fait homme, il est redevenu Dieu. La christologie de l'épître aux Hébreux, indépendante de celle des Synoptiques, indépendante du paulinisme, indépendante du johanisme, concorde avec ces diverses conceptions. Elle reproduit, à un point de vue spécial, la croyance du christianisme apostolique. Pas plus que les autres documents du Nouveau Testament, l'épître aux Hébreux n'oublie ce que la métaphysique des conciles supprimera ou altérera bientôt : l'humanité vraie de Jésus de Nazareth.

André ARNAL

Pasteur des Églises réformées évangéliques

Doyen de la Faculté de Théologie Protestante de Montpellier (1934)

André ARNAL (1871-1944) était loin d'être un cancre (membre de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier), ou un protestant *libéral* (c-à-d niant le surnaturel bi-

blique), puisqu'il fut pasteur des Églises réformées évangéliques, notamment en Gironde, à Castillon-sur-Dordogne. Et cependant il faut avouer que la conclusion de son étude sur l'épître aux Hébreux, que nous donnons en photo, peut choquer : *« Le Christ était Dieu, il s'est fait homme, il est redevenu Dieu. Si le Christ est redevenu Dieu après son ascension, cela implique-t-il qu'il ne l'était plus quand il était sur terre ? »*

Non bien sûr, et ce n'est pas ce que veut dire Arnal. Car tout réside dans ce que l'Écriture entend par la divinité du Christ. Aussi bien que le fils d'un homme est forcément homme lui-même, le Fils unique et éternel de Dieu, est Dieu lui-même, il partage avec le Père la même nature, ou la même essence, quel que soit le flou du mot, que nous sommes incapables de préciser davantage. La divinité du Christ ne consiste donc pas dans une collection d'*attributs*, que le Père est libre de lui communiquer ou pas, mais dans son identité de Fils unique et éternel. Dans son incarnation Jésus n'avait plus l'omniprésence, il n'était pas en deux endroits à la fois (*Je me réjouis de ce que ne n'étais pas là, Jean.11.15*); il n'était pas omniscient (*Personne ne le sait, ni les anges, ni le Fils, mais le Père seul, Matthieu.24.36*); il n'était pas omnipotent (*En vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, Jean.5.19*); cependant il n'avait jamais cessé d'être Fils de Dieu, dans son origine, dans son moi, dans son identité. Dans la mesure où un chrétien professant confesse la divinité éternelle de Jésus-Christ, son incarnation, sa mort expiatoire, sa résurrection, son élévation dans la gloire, les conceptions

christologiques particulières ne constituent en aucune façon un motif légitime d'excommunication. Ceci dit, qu'apporte ce témoignage d'Arnal, déterré un siècle et demi après son enfouissement dans une revue depuis longtemps disparue ? Deux points :

1) Qu'il est tout à fait crétin de taper sur Frédéric Godet, comme s'il avait été un hérétique singulier au dix-neuvième siècle. Il suffit de lire les revues théologiques de son temps pour constater que tous les pasteurs réformés avaient pris leurs distances avec la scolastique du 16^{ième} siècle, même si tous ne souscrivaient pas à la "théorie de la kénose selon Gess" ; cela se poursuit ensuite : Arnal, pasteur réformé évangélique, on est au vingtième siècle. Tout à fait crétin également d'accuser des chrétiens évangéliques du 21^e siècle de *nestorianisme*, ou autre *isme* de l'antiquité chrétienne la plus reculée : le contexte est complètement différent, la signification des mots aussi.

2) Que l'adjectif *réformé* dont la propagande néo-calviniste rebat les blogs et les réseaux chrétiens n'a pas de sens. Expliquons-nous : Quel que soit le Pape, un catholique conserve parfaitement le droit de se dire catholique pourvu que *nolens volens* il reconnaisse l'autorité papale. En cas contraire il devient un dissident, et il faut lui ajouter un adjectif supplémentaire, *intégriste* ou autre chose. Donc même si entre un catholique du dix-huitième siècle et un du vingt-et-unième, il y a eu des ajouts considérables à la doctrine, les derniers restent catholiques parce qu'ils ont accepté ces changements. En cas contraire ils se seraient

séparés.

Le phénomène prévaut ailleurs, et aussi dans le protestantisme : les réformés sont devenus des réformés *évangéliques*, parce qu'historiquement ils ont rectifié ce que la scolastique post-Calvin avait de trop rigide, de trop spéculativement métaphysique, pour se rapprocher davantage dans leurs théologie et dans leurs prêches du style ouvert, large et missionnaire propre aux Écritures. Si maintenant une mode relativement récente n'accepte pas ce changement, prétend revenir à la dogmatique du seizième siècle ; il ne faut pas la qualifier de réformée (puisque'elle n'a pas suivi l'évolution des réformés, comme un catholique suit l'évolution de sa propre Église), mais de *néo-réformée*.

Les réformés du temps de Calvin il n'y en a plus ; pas plus que de disciples de Platon, de Kant ou de d'Aquin ; si un mouvement tient à reprendre leurs idées on parle de *néo-platonisme*, de *néo-kantisme*, de *néo-thomisme*, etc. et il n'y a rien là d'insultant, mais de conforme à l'histoire. Du point de vue philosophique Arnal lui-même était un *néo-criticiste* (c-à-d que comme Kant il n'accordait guère de crédit à la métaphysique). Du point de vue religieux, Arnal était un réformé évangélique parce qu'il appartenait à cette branche réformée qui s'était séparée des libéraux incrédules, et qui avait intégré la part *évangélique* due aux mouvements de réveil (voir Léon Maury et *Le Réveil dans l'Église Réformée de Genève et en France 1810-1850*). On ne peut pas en dire autant du mouvement néo-calviniste américain qui a essaimé en France et ailleurs ces dernières décennies ; sans lien

historique réel avec l'évolution des églises réformées en Europe après Calvin, NÉO-RÉFORMÉ est l'étiquette qu'il peut légitimement et ostensiblement 😊 arborer.

